

tal Cochon par la famille, et il sera inhumé par les soins de l'administration.

Les nouvelles de Charlotte Coupé, l'unique survivante de cet horrible drame, continuent à être satisfaisantes. On n'a pas encore osé tenter l'extraction de la balle, tant est grande la faiblesse de l'enfant. Charlotte Coupé a pu prendre, hier, un biscuit trempé dans du vin.

#### UNE SCÈNE DE VAUDEVILLE

Un Nicois de très bonne famille, M. Albert P., était venu à Paris passer quelques jours auprès de Mme B., femme d'un notable commerçant de Bercy. Des rendez-vous furent pris. Mais une chambre d'hôtel retenue précédemment par M. P. avait été par inadvertance donnée à un autre couple, et au moment où, accompagné de Mme B., il voulait y pénétrer, la porte s'ouvrit et laissa voir M. B., ayant au bras la femme de chambre de sa femme. M. P. voulut jouer au commissaire de police et prétendit venir avec Mme B. pour constater l'adultère de son mari, mais M. B. ne se laissa pas convaincre et fit demander deux gardiens de la paix qui conduisirent les deux couples au commissariat de police du quartier de Bercy où double procès-verbal a été dressé.

#### SUICIDES, CRIMES ET ACCIDENTS

Une jeune fille de vingt ans, Amélie C., s'était précipitée, hier, du pont de l'Alma dans la Seine, parce qu'un médecin lui ayant dit qu'ayant deux ans elle serait complètement sourde, elle avait préféré la mort à cette infirmité.

« Les médecins se trompent quelquefois, lui répondit le commissaire de police devant qui elle avait été amenée. »

Sur cette affirmation du magistrat, la pauvre fille a promis de ne pas renouveler sa tentative de suicide.

Deux malfaiteurs s'étaient introduits, avant-hier, à Bagnole, dans un débit ouvert seulement le dimanche. Ils profitèrent de cette absence pour s'enivrer. Mais, à leur réveil, impossible de fuir. Les portes étaient fermées et les fenêtres clouées. Deux voisins, qui les avaient vus à travers les carreaux, avaient pris ces sages précautions avant d'aller chercher la gendarmerie.

Les deux chevaux du coupé de M. Ristich, ancien secrétaire de la légation serbe, à Paris, et fils de l'ex-régent de Serbie, se sont emballés, hier, avenue des Champs-Élysées, et se sont jetés, au rond-point, sur l'un des omnibus de la Porte Maillot-Hôtel-de-Ville.

Un des chevaux de l'omnibus a été renversé et grièvement blessé. M. Ristich, qui était dans son coupé, n'a eu aucun mal. Son cocher, projeté sur le sol, en a été quitte pour quelques contusions.

M. Kemfi, chef de gare à Saint-Maur-des-Fossés, a été tué, hier matin, à cinq heures, par un train de marchandises, au moment où il traversait la voie.

Grave échauffourée, avant-hier soir, boulevard Ornano.

La foule a pris d'assaut la boutique d'un épicier, s'emparant des boîtes de conserves et de sardines pour bombarder le magasin.

Le patron et ses garçons avaient battu en retraite.

La police a dû intervenir pour disperser les manifestants.

L'origine de cette bagarre avait été provoquée par une vive discussion que l'épicier avait eue avec deux clients. Ceux-ci avaient crié si fort qu'ils avaient amené les passants.

Mme D., femme de l'épicier, a été blessée au front par une boîte de petits pois.

Le cheval attelé au coupé du vicomte de la Tour, demeurant avenue de la Motte-Piquet, s'est emballé, hier, rue Royale : ne pouvant le maîtriser, le cocher a jeté son cheval sur un tas de pavé de bois où il s'est abattu ; le coupé a été renversé ; le vicomte et la vicomtesse de la Tour ont reçu quelques contusions ; le valet de pied, plus atteint, a été conduit dans une pharmacie voisine.

WILL-FURET

## MUSIQUE

OPÉRA-COMIQUE : *Phryné*, opéra-comique en deux actes, de M. Augé de Lassus, musique de M. Camille Saint-Saëns.

M. Saint-Saëns a voulu s'amuser ; M. Saint-Saëns s'est amusé. Il a bien fait, car on ne peut être constamment grave et celui-là n'est qu'un fâcheux qui jamais ne se déride — pour ce que rire est le propre de l'homme. Le rire est d'un bon exemple, et même le sourire, quand il n'est pas purement artificiel ou sèchement sceptique. Nous ne demandons pas qu'on soit héroïque à toutes les heures, ne nous sentant pas la force de nous prêter à l'héroïsme sans diversion. L'auteur de *Samson et Dalila* et de la *Symphonie en ut mineur* n'est peut-être pas, de nature, aussi grand rieur qu'il est grand musicien ; mais il s'est divertit, en écrivant *Phryné*, tout autant qu'il a voulu, et le plus musicalement du monde. Cette partition ne pose aucun problème — pas même celui de la comédie lyrique. Elle revendique, tout simplement, le droit, pour l'artiste, de se débrider à son moment, de s'égayer, de suivre sa fantaisie — et c'est bien quelque chose. Et puis, je vous l'affirme, ne compose pas une *Phryné* qui veut.

Le livret de M. Augé de Lassus offre-t-il un très vil intérêt ? Je n'oserais le prétendre. C'est une série de variations un peu banales sur l'anecdote antique de la courtisane accusée de corrompre les citoyens et se bornant, pour confondre l'aréopage, à dépouiller ses vêtements. Cette histoire, de laquelle on pourrait extraire toute la philosophie d'un mythe — le mythe du triomphe de la beauté — était, vraiment, difficile à mettre en scène. C'est pourquoi M. Augé de Lassus s'est contenté de s'en inspirer. Il nous fait voir, au premier acte, dans un carrefour d'Athènes, un coquin de neveu, appelé Nicias, tourmentant son bon oncle, l'archonte Dicéphile, qui le vole à plaisir, étant son tuteur. Le peuple athénien vient de décerner à ce Dicéphile les honneurs d'un buste en plein air, qu'on est en train d'inaugurer, juste au moment où le rideau se lève. Nicias a l'audace de réclamer de l'argent ou des comptes. De l'argent pour donner à la belle Phryné, ne vous en déplaise ! L'archonte, pour ce crime, le ferait bel et bien conduire en prison si le jeune homme, avec le secours des valets de l'hétaïre, ne rossait d'importance les officiers publics.

Dans la nuit noire, la joyeuse bande coiffe le buste solennel d'une outre grotesque. Maître Dicéphile accourt, afin de contempler sa marbreonne effigie « à l'obscurité clarté qui tombe des étoiles ». Et quelle profanation va-t-il découvrir, Dieux très bons ! Et quels chants entend-il retentir, un peu plus que gouailleurs, chez Phryné ! C'est lui qu'on chansonne... Lui ! Lui !... Quelle horreur !... Nous voici chez la belle des belles, à présent Nicias, traqué par les magistrats, a trouvé asile et protection dans la maison galante. Dicéphile s'avance, plein de fureur, jaloux de tout briser. L'aréopage va être saisi de sa querelle. Mais Phryné l'affole. Phryné le fait son esclave, Phryné l'oblige à l'embrasser à ses pieds. Le pauvre homme ! Il lui fait accrocher le bracelet, présenter le miroir, ramasser le ruban, ajuster le collier. Enfin, le sortilège se meurt de son cas. Venus elle-même, « tout entière à sa proie attachée », lui apparaît sous les traits de Phryné victorieuse. O misère de la vertu ! Le grand magistrat capitule. Hérculose fait surprendre filant la quenouille d'Omphale. Et comment sortir du péril sinon en quittant la place à Nicias et en lui rendant des comptes de tutelle, très humblement...

En vérité, la farce est pauvre, d'un vieux tour et d'un style lourd. Hélas ! nous n'y pouvons rien. M. Saint-Saëns s'en est accommodé, pourtant, de très bonne sorte. Même il a répandu sur ces scènes hors d'âge l'agrément d'une musique lestée et prestée, parée à ravir, sinon d'une parfaitement authentique nouveauté. Point d'apparat, des morceaux qui s'égrenent sans façon à travers le long et chevillé dialogue. Des romances, des ensembles, des vocalises à l'occasion, voire un finale d'opérette. Néant de leit-motive, à peine deux ou trois rappels d'un motif comique et d'un thème amoureux, — et cela suffit. La fantaisie partout, le sans-souci de l'artiste qui se divertit à sa guise. Musique légère, très légère, mais toute sonnante de classiques échos. L'orchestre babille comme un ruisseau très mousseux issu quelque peu du fleuve de Mozart.

En bien ! croyez-moi, cette œuvre sans pompe fait oublier bien des œuvres pompeuses. Elle ne prétend rien résoudre ; elle ne veut être qu'un intermède gracieux, coquet, déluré, d'une inégalité plaisante, où le grand talent d'un maître se joue, comme à l'étourdie, dans les petites choses. Et le public a raison d'applaudir. On causera, un autre jour, de la vraie comédie lyrique ; mais ne faut-il pas effacer le souvenir des majestueux et tragiques opéras comiques dont on nous a régales ! M. Saint-Saëns nous conviera, l'hiver prochain, peut-être, à une franche tentative. Vivent les grelots en attendant !

Et les interprètes ? — Les interprètes, cette fois, sont fort bons. Mlle Sibyl Sanderson a fait quelques progrès comme cantatrice, et c'est plaisir de regarder une Phryné de si éblouissante jeunesse. L'esclave Lampito se personifie on ne peut mieux en Mlle Buhl. Dans le rôle de l'archonte, Fugère est excellent, à son ordinaire — très spirituel, très fin, très bouffe au meilleur sens du mot.

Le jeune ténor Clément possède une voix claire et chaude, non forte mais bien timbrée, et dont il n'ignore pas l'art de se servir. Disons, enfin, que l'orchestre a tout le zèle qui convient, sous la direction de M. Danbé. Cette *Phryné* ne veut pas qu'on la prenne trop au sérieux — elle n'entend qu'être aimable.

FOURCAUD

## La Soirée Parisienne

### PHRYNE

Grand émoi dans le clan des gens sérieux. Saint-Saëns, celui qui se prénomme Camille, celui qui composa *Henri VIII*, le *Timbre d'argent* et autres choses extrêmement sérieuses, Saint-Saëns, un des meilleurs guidons de la nouvelle école, vient soudain de briser les pieds des têtes, de renverser les dieux et de ceindre son beau front de myrtes. Las du grand opéra, de l'oratorio du drame musical, il s'est mis tout tranquillement à composer une opérette, et voilà comme quoi, hier soir, à l'Opéra-Comique, on a applaudi une œuvre légère, spirituelle, gracieuse, dans laquelle il y a des couplets (horreur !) que l'on a même bissés (abomination !).

Une opérette, vous avez bien lu, et, qui plus est, une opérette grecque, comme la *Belle Hélène*. Evidemment, la muse de M. Saint-Saëns ne coudoie pas tout à fait la muse d'Offenbach, mais elles ont comme un petit air de parenté qui n'a rien de désagréable. La Grèce est, d'ailleurs, à la mode. Après *Lysistrata*, *Phryné*, c'est dans l'ordre.

Pour personifier la célèbre courtisane, dont le jugement est resté célèbre, grâce à un incident d'audience qu'il semble inutile de rappeler, il fallait une chanteuse pas ordinaire. A la virtuosité exigée par le musicien il fallait joindre la beauté réclamée par le librettiste. On peut dire que MM. Saint-Saëns et Augé de Lassus ont été gâtés sous ce double rapport, car le directeur de l'Opéra-Comique, toujours pudique, leur a donné la jolie Sibyl Sanderson, une de ces Phryné comme on n'en rencontre pas tous les jours, même dans l'avenue des Acacias. Blonde, souriante, agréablement décolletée, Mlle Sanderson a conquis tous les spectateurs qui ne demandaient, d'ailleurs, qu'à se transformer en aréopage. Et quels costumes ! Quels peplums ! Voilà ce qu'à Athènes on appelait le luxe ephryné des femmes !

Phryné a deux amoureux ; l'un est jeune et l'autre vieux (Sont-ce des vers ? Non ! ça n'en est pas !) Le jeune, c'est M. Clément, gentil, frais, rose, sympathiquement barbu. Le vieux, c'est M. Fugère, ridé, déplumé, comiquement glabre, mais si gai, si bon enfant, si Athénien fin-de-siècle. Prés d'eux, MM. Barnol et Périer représentent agréablement la magistrature, et Mlle Buhl, si aimable en Lampito, font regretter que l'esclavage soit aboli.

Tout ce monde-là est merveilleusement costumé, car, pour cette opérette en deux actes, la mise en scène a été aussi soignée que s'il s'était agi d'une très longue tartine bien ennuyeuse. Le premier décor, celui du Pnyx, est d'une jolie reconstitution fantaisiste, et ce petit boudoir grec du palais grec de la Grèce Phryné est tout à fait suggestif. Et puis, il y a le passage du chariot de Thespis, ce tramway des anciens ! Et puis, il y a un gentil petit ballet, qu'on a bissé, comme les couplets de M. Fugère, comme le trio de M. Clément, de Mlle Buhl et Sanderson. Un peu plus, on aurait tout bissé. Quand je vous dis qu'on perdait le respect !

La statuaire joue un grand rôle dans ce coquet petit ouvrage. Au premier acte, c'est le buste de M. Fugère qui occupe le milieu de la scène. Au second acte, on voit apparaître la statue en pied de Mlle Sanderson, dans un costume d'une exquise simplicité. Peste ! ma chère, comme vous voilà mise ! Cette statue, œuvre du sculpteur Campaigne, est merveilleusement éclairée, ce qui prouve qu'on éclairait fort bien chez les courtisanes athéniennes. Déjà !

On voit, par ce qui précède, que les Grecs formaient une Société dont les Statues ne manquaient pas d'agrément.

Ciel ! un calembourg ! Bon ! mais ce que ce Saint-Saëns m'a rendu folichon !...

FRIMOUSSE

## A la Comédie-Française

### Représentation de retraite de M. Frédéric Febvre

Les représentations extraordinaires sont invariablement composées de fragments épars, de morceaux séparés, d'extraits variés, quelque chose comme l'exhibition incohérente des jambes de l'Apollon du Belvédère, du torse de la Vénus de Milo et de la tête de l'Antinoüs. Parfois, on y montre aussi, par infortune, les serpents de Laocöon, transformés en couleurs. Si brillante qu'ait été la représentation de retraite de M. Frédéric Febvre, elle n'a point échappé à la règle commune.

Nous avons eu des scènes parfaites, des parties admirables de comédie et des bouffonneries d'un goût médiocre, tout à fait indigne de la noble scène que quitte le bénéficiaire, après vingt-sept années de bons et glorieux services. Mais le succès de l'excellent comédien, le chaleureux accueil fait au créateur supérieur de vingt rôles célèbres, ont fait taire les étonnements et les protestations d'un public dont on semblait avoir pris plaisir, par moment, à blesser le goût et les sentiments délicats. Frédéric Febvre, avec la maîtrise et l'autorité d'un vétéran, pourtant plus jeune et plus ardent qu'un débutant, a, pour augmenter nos regrets, passé en revue les meilleurs rôles de son répertoire moderne et vivant dans Clark-son de l'*Étrangère*, romantique à ray